

## Introduction

*Francis Yaiche*

CELSA – Sorbonne Nouvelle – Paris IV

*“Le XIXe siècle, dans son idéalisme libéral, était sincèrement convaincu qu’il se trouvait sur la route rectiligne et infaillible du “meilleur des mondes possibles”. On considérait avec dédain les époques révolues, avec leurs guerres, leurs famines et leurs révoltes, comme une ère où l’humanité était encore mineure et insuffisamment éclairée. Mais à présent, il ne s’en fallait pas plus que de quelques décennies pour que les dernières survivances du mal et de la violence fussent définitivement dépassées, et cette foi en un “Progrès” ininterrompu et irrésistible avait véritablement, en ce temps-là, toute la force d’une religion. On croyait déjà plus en ce “Progrès” qu’en la Bible, et cet évangile semblait irréfutablement démontré chaque jour par les nouveaux miracles de la science et de la technique.(...) On croyait aussi peu à des rechutes vers la barbarie, telles que des guerres entre les peuples d’Europe, qu’aux spectres ou aux sorcières ; nos pères étaient tout pénétrés de leur confiance opiniâtre dans le pouvoir infaillible de ces forces de liaison qu’étaient la tolérance et l’esprit de conciliation. Ils pensaient sincèrement que les frontières des divergences entre nations et confessions se fonderaient peu à peu dans une humanité commune et qu’ainsi la paix et la sécurité, les plus précieux des biens, seraient imparties à tout le genre humain.”*

*Stefan Zweig, Le Monde d’hier<sup>12</sup>*

« Où se trouve la frontière ? » demande l’enfant impatient de « voir » la matérialisation de ce qui sépare de façon nette et catégorique deux pays. « Où commence la plaine, où finit la montagne ? » m’interrogeait en retour mon grand-père, me laissant perplexe. Et pour achever de me déstabiliser, il poursuivait parfois l’interrogatoire : « Et quand je conduis ma voiture et que j’appuie sur l’accélérateur, quand est-ce que je passe vraiment d’une vitesse à une autre ? Et quand je retire un à un les grains de sable du tas que tu as fait, à partir de quand n’est-ce plus un tas ? Et si je change toutes les pièces de ma voiture, les unes après les autres, est-ce toujours la même voiture ou bien une autre ? » . « Arrête, Grand-père, s’il te plaît, arrête. »

On l’aura compris, avec de telles réponses-questions, le passage d’une frontière reste à tout jamais marqué, pour le voyageur que je suis devenu, par l’excitation, mêlée de crainte, sentiments que j’éprouvais quand, enfant, j’étais emmené par mes parents ou par mes grands-parents, dans les années 50-60, à « l’étranger ». La « frontière », lieu de l’imaginaire épique, héroïque et romanesque<sup>3</sup> où opéraient les passeurs, les réfugiés, les agitateurs politiques, les résistants, les contrebandiers, était aussi la promesse d’un

« ailleurs », d'un monde différent fait de rencontres étranges (les étrangers). Sensation enfin qu'en franchissant la ligne magique<sup>4</sup>, on passait dans un univers plus dangereux, régi par des codes inconnus, sans recours possibles, notamment le recours de la langue. Je me souviens que très rapidement cette excitation était supplantée par la curiosité, celle de capter – sinon de comprendre – tous les signes démontrant que – là - les choses étaient différentes, (les panneaux indicateurs, les plaques minéralogiques, les manières de s'habiller ou de se faire couper les cheveux), sentiment bientôt relayé par une certaine forme de « déception-étonnement », celle qui me faisait constater que tout cela n'était pas si différent malgré tout, que les gens travaillaient, aimaient, avaient des enfants, s'amusaient, riaient.... Un monde ni tout à fait le même mais ni tout à fait un autre non plus. Sentiment très ambivalent donc mais finalement rassurant puisqu'il me faisait conclure que la vie était possible de ce côté-là aussi.

De ces années-là je conserve la certitude qu'il y a deux manières différentes de voyager. Etre un voyageur ou être un touriste ? Deux manières de franchir les frontières, explique aussi avec humour l'ethnologue Jean-Didier Urbain.<sup>5</sup> L'un considère la frontière avec respect et parfois avec crainte quand l'autre n'a pas de véritable intérêt pour des considérations historiques et politiques. Il est en vacances et parfois même en semi-léthargie dans des clubs ou des hôtels dits « off-shore » desquels il ne veut surtout pas sortir.

Je conserve aussi la certitude que le monde aurait été bien différent si les grands « Découvreurs<sup>6</sup> » que sont Hérodote, Ptolémée, Marco Polo, Colomb, Magellan, le Capitaine Cook, mais aussi Copernic, Galilée, Kepler, Newton, Dalton, Faraday, Maxwell, Einstein, Paracelse, Vésale, Harvey, Ray, Linné, Darwin, Pasteur, Pétrarque, Winckelmann, Thomsen, Schliemann, Marx, Freud, et bien d'autres encore, n'avaient pas eu la témérité, l'héroïsme, l'imagination de se projeter hors des frontières de la Pensée de leur temps et de se battre contre les « faits » admis de tous, contre les dogmes des lettrés, contre les fausses certitudes et les illusions.

Si l'Histoire ne se répète jamais, on sait qu'elle est toutefois capable de bégayer. Le texte émouvant et édifiant ci-dessus cité, écrit en 1944 par Stefan Zweig, doit sans doute nous engager à être les observateurs vigilants d'une époque où la question de la frontière est revisitée d'une façon inattendue et paradoxale par la post-modernité. Si on a pu croire en effet, à l'instar des Viennois de l'avant-première guerre mondiale, que le monde marchait, depuis la chute du Mur, vers une circulation libre et heureuse des biens et des personnes, force est de constater que cette euphorie n'aura duré qu'une petite dizaine d'années, stoppée net dans sa course, par les attentats du 11 septembre 2001. Le monde heureux et sans frontières semble, une nouvelle fois, en passe d'être relégué au rayon des « vieilles utopies » du magasin des causes perdues, rêves et vaticinations pour intellectuels. Qu'on se rende compte ! Stefan Zweig, dans le même « Monde d'hier » rapporte que les voyageurs d'avant 1914 circulaient dans le monde entier sans passeport ni pièces d'identité (inimaginable aujourd'hui !) et que sa prise de conscience qu'il en était terminé de sa qualité de « citoyen du monde » remonte au jour où, dans les années 30, il fut contraint de faire la queue au Consulat britannique pour se faire délivrer un visa et répondre à des questions humiliantes sur sa nationalité et sur sa religion. Qui sait cela, qui s'en souvient aujourd'hui, à une époque où les passeports et visas électroniques fleurissent un peu partout dans le monde comme garanties de notre sécurité ?

Si les ONG « Sans Frontières » se multiplient et se développent depuis quelques décennies (« Médecins Sans Frontières », « Médecins du Monde », « Handicap International », « Reporters Sans Frontières », etc.), et si les jeunes du monde s'engagent à ce point dans des mouvements caritatifs pour venir en aide à ceux qui souffrent, sans tenir compte de la couleur de leur peau, de leur culture, du régime politique et de la religion de leur pays, c'est qu'elles aspirent à sauter par-dessus, voire renverser les frontières géographiques mais aussi les frontières politiques, religieuses, mentales et psychologiques. Mais il faut bien reconnaître que les interventions sont de plus en plus

déliçates et que le « devoir d'ingérence » proclamé il y a dix ans pour secourir des pays au bord de l'abîme ne trouve plus l'écho d'autrefois tant la crispation sur la frontière-rempart et les intérêts qu'elle protège est redevenue une réalité patente.

Curieusement, un autre phénomène aura contribué depuis les années 80 à franchir et transgresser les frontières, c'est évidemment l'extraordinaire développement des technologies de l'information et de la communication et singulièrement les communications par Internet.

Mais il suffit d'ouvrir le journal<sup>7</sup> pour comprendre que les frontières ne sont plus toujours appréhendées aujourd'hui par les peuples et les hommes politiques comme des murs à abattre. D'une façon régressive, ils apparaissent comme les solutions anciennes à des problèmes nouveaux, comme des remparts aux conséquences d'un libéralisme économique qui doit apprendre à vivre avec les plaies générées par cette liberté décrétée par le Gatt et l'O.M.C.. Ainsi, autrefois vilipendées et destinées à disparaître, les frontières deviennent des possibilités sérieuses de recours pour envisager de parer ou de résoudre des situations problématiques.

Les réponses parfois apportées à des questions comme l'entrée de la Turquie dans l'Union Européenne, l'espace Schengen, la cybercriminalité des nouvelles mafias<sup>8</sup>, le cyber-terrorisme, la protection des Etats contre les pollutions chimiques ou nucléaires (de type Tchernobyl), la protection contre les épidémies et autres pandémies<sup>9</sup> (HIV, SRAS, ÉSB, H5N1, Ébola, etc.), l'invasion des pays occidentaux par le textile chinois, laissent malheureusement percer des tentations de protection des territoires et des populations par la réédification de frontières qu'on croyait définitivement disparues, notamment depuis l'effondrement de l'URSS. De la fermeture des frontières au nom du « principe de précaution ».

Mais il existe aussi des frontières intérieures, celles des zones de non droit, celles des ghettos et autres communautarismes, celles des frontières élevées entre les classes sociales et bien sûr, celles qui interdisent aux disciplines de se marier entre elles ou bien celles qui interdisent aux intellectuels de traverser des frontières au nom d'une pureté disciplinaire et scientifique<sup>10</sup>.

La rencontre qui s'est tenue le 27 mai 2005 à l'Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III sur le thème de « Contacts des espaces, contacts des langues. Entre frontières naturelles et frontières artificielles. » a permis de constater que la didactique des langues et des cultures se trouve, une fois encore, à la croisée de réflexions importantes sur une thématique qui démontre chaque jour son actualité et son urgence. Les différentes contributions montrent d'une part que la question de la frontière est riche, protéiforme, mouvante, et d'autre part qu'il est nécessaire de recourir à des disciplines très variées, parfois inattendues pour construire le champ de la réflexion de la didactique des langues et des cultures : littérature, histoire, philosophie, sociologie, linguistique, anthropologie, sémiotique, psychanalyse, ethno-psychiatrie, etc., beaucoup de disciplines et réflexions théoriques auront été convoquées. Dans cette « traversée des frontières » disciplinaires se seront croisés Georg Simmel, Albion W Small et Robert Park, Edgar Morin et Nicole Lapierre, Erving Goffman, Tobie Nathan et Nazir Hamad (avec l'ombre tutélaire de Georges Devereux), Donald J Winnicott et de Daniel Sibony, Paul Ricoeur, Edith Butler et ses « Gender Studies », Gilles Pécout, etc.

En effet, le mot « frontière », dont l'appartenance au lexique militaire, géopolitique et stratégique ne fait aucun doute, et qui tire sa signification moderne des ceintures et limes du monde gréco-romain, convoque immédiatement la figure de l'étranger, étudiée, entre autres, par Georg Simmel, puis dans les années 1910-1930 par Albion W. Small et Robert Park, figures légendaires de l'École de Chicago et fondateurs de « l'écologie urbaine ». De l'étranger à l'étrangeté, il n'y a qu'un pas, celui de la langue de l'autre, langue et/ou culture souvent sources de souffrances, d'incompréhensions et

de violences, si l'on se réfère aux nombreux travaux menés en observation participante sur les immigrés de deuxième génération du Chicago du début du XXe siècle (Irlandais, Italiens, Polonais, Russes), immigrés qui auraient dû et pu être des ponts<sup>1</sup>, des « go-between », des « messagers », du fait de leur double appartenance culturelle, religieuse et linguistique mais qui en réalité se trouvaient rejetés par les deux communautés, celle du pays d'accueil comme celle du pays dont ils étaient originaire. Il existe de très nombreux témoignages d'écrivains arrachés à leur langue maternelle et à celle de leur mère-patrie : Bakhtine, Cioran, Memmi<sup>2</sup>, Cossery, Joyce, Greimas, Kristeva, pour ne citer que quelques uns d'entre eux. Ils montrent tous à quel point il y a dans ce franchissement de frontières une richesse exceptionnelle mais aussi une souffrance indélébile. On sait par exemple que l'interdiction de parler la langue des parents élève parfois des frontières/barrières difficilement surmontables pour des enfants issus de l'immigration. Inversement, l'impossibilité pour certains parents de communiquer avec leurs enfants dans la langue du pays d'accueil est source d'incompréhensions pathétiques. Mais il est bien d'autres situations paradoxales et façon d'être « clivé » en matière de langue. Le « Qui suis-je » se meut alors en un pathétique « Qui fuis-je » de Derrida.

On a l'habitude de plaisanter sur l'hébreu, seule langue maternelle enseignée aux parents par leurs enfants. Mais sait-on que la Norvège dispose de deux langues officielles, l'une parlée par tous dans la vie quotidienne et issue du danois, la langue de l'occupant pendant plusieurs siècles, l'autre, obligatoire et utilisée dans des situations rares et convenues, le néo-norvégien, imaginée par un poète révolutionnaire de la seconde moitié du XIXe siècle, Ivar Aasen, pour donner à son pays une identité linguistique indépendante et singulière. Mission à demi accomplie puisque les deux langues sont enseignées à l'école mais que seule la première est véritablement parlée.

Et pourtant, toutes les études<sup>3</sup> affirment que la racine commune aux 144 langues dites « indo-européennes », qui englobent l'anglais et toutes les langues germaniques, slaves et latines, est très ancienne. En associant des méthodes de calcul statistique utilisées dans la biologie de l'évolution et la « glottochronologie »<sup>4</sup>, les chercheurs, qu'ils soient partisans de l'hypothèse anatolienne ou bien de l'hypothèse « kourgane », parviennent à la conclusion qu'elles dérivent toutes d'une seule langue mère, le proto-indo-européen, parlé il y a plus de huit mille ans en Anatolie ou au nord de l'Arménie.

La frontière reste donc le lieu de l'ambivalence, de la contradiction, voire de l'indécidable, tant elle peut signifier à la fois passage et promesse d'un autre monde (parfois meilleur) mais aussi séparation et obstacle.

A Pender Island, petite île située au large de Vancouver, j'eus la chance, autrefois, d'observer des aigles chassant le saumon...J'ai souvenir qu'on racontait là-bas que certains aigles parfois, trop gourmands et trop présomptueux, étaient entraînés vers le fond par leur victime dont la force était décuplée par l'énergie du désespoir. Ils trouvaient finalement la mort, noyés, accrochés au dos du saumon qu'ils croyaient pouvoir enlever dans les airs, dans l'incapacité qu'ils étaient de desserrer leurs serres ailleurs que sur la terre ferme.

## Notes

<sup>1</sup> Stefan Zweig, *Le Monde d'hier*<sup>2</sup>, Livre de Poche n°14040, Paris 1993, p.17-18

<sup>3</sup> Lire à ce sujet le magnifique livre de Jean Giono, *Le Hussard sur le Toit*, Folio, n° 240.

<sup>4</sup> J'ai retrouvé cette espérance et cette déception quand je mis chacun de mes pieds de part et d'autre de la ligne de l'équateur tracée par La Condamine, non loin de Quito. La magie de la frontière est à l'aune de son immatérialité et le choc est commandé par la psychologie et l'état du « franchisseur ».

<sup>5</sup> Jean-Didier Urbain, *L'idiot du Voyage, Histoires de touristes*, Paris Payot, 2002

<sup>6</sup> Daniel Boorstin, *Les Découvreurs*, Paris, Robert Laffont, 1988.

<sup>7</sup> Le numéro 702 de novembre 2005 du magazine « L'Expansion » titre par exemple : « Crimes sans frontières et nouvelles trouvailles des mafias pour tirer profit de la mondialisation » ; « Grippe aviaire : venue d'Asie, le virus H5N1 inquiète l'opinion et mobilise les autorités » ; « Gangs de l'Internet » ; « 450 milliards de dollars, c'est le montant des sommes transférées par les travailleurs émigrés à leurs proches en 2004 à travers la planète ».

<sup>8</sup> « Diversifié, ultratechnique, sans frontières : le crime organisé aussi s'est mis à l'heure de la mondialisation. (...) Profitant de la libéralisation croissante des échanges, les mafias ont amplifié leurs commerces et étendu leurs périmètres. Leurs capitaux peuvent maintenant circuler sur tout le globe en un clic de souris, et la cybercriminalité est en plein essor. » in *L'Expansion* n° 702, novembre 2005.

<sup>9</sup> « Les grands pays comprennent enfin que cette menace de pandémie est globale et que la maladie n'a pas de frontières », déclare David Nabarro, coordinateur des Nations Unes pour la lutte contre la grippe aviaire dans ce même numéro.

<sup>10</sup> Lire à ce sujet le très édifiant livre de Nicole Lapierre, *Pensons ailleurs* (Stock, Paris, 2004), formidable galeries de portraits d'intellectuels déplacés, contraints de franchir les frontières –géographiques et /ou disciplinaires et dont les recherches ont été marquées par ces identités mêlées. Une liste très longue bien sûr, comptant notamment Georg Simmel, Edward Saïd, Walter Benjamin, Georges Devereux et Gilles Deleuze.

<sup>11</sup> Lire à ce propos la courte et cauchemardesque nouvelle de Franz Kafka « Le Pont », (*Entantimages*, Gallimard, Paris, 1981) dans laquelle l'écrivain du vieil empire autrichien, né à Prague et donc de culture slave, mais également éduqué et instruit dans les écoles et universités allemandes, et enfin de confession et de culture juives, imagine que son corps est devenu un pont jeté au dessus d'un gouffre, pont qu'un homme (« Un enfant ? Un rêve ? Un brigand ? Un désespéré ? Un tentateur ? Un exterminateur ? ») va vouloir emprunter.

« A moins de s'écrouler, aucun pont, une fois jeté, ne saurait cesser d'être un pont ».

<sup>12</sup> Albert Memmi, *Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres*, Paris, Gallimard, 2004.

<sup>13</sup> Etudes rapportées par Michaël Balter, in *Courrier International*, n°685, décembre 2003.

<sup>14</sup> Technique de datation des langues, la « glottochronologie se fonde sur le pourcentage de « mots apparentés », ayant des racines communes.